

La politique militaire du PC pendant la Guerre, par Pierre Broué.

CLT, numéro 77, avril 2002.

J'appartiens à une génération pour laquelle la question de la lutte armée s'est posée très tôt et très fort : j'avais 18 ans en 1944 et j'étais entré à la fin de 1942 dans une organisation de « *Résistance* ».

Mais c'est aussi en 1944 que j'ai rejoint le PCI qui venait de réaliser son unification. J'étais une espèce rare. On avait plutôt vu l'évolution interne. A vrai dire, bien des camarades étaient surpris que je considère ma participation à la Résistance comme la préface à mon entrée dans la IVe Internationale, que j'y voie progrès et non contradiction.

Mon camarade Stéphane Just me traita à ce sujet de « *conard* » et de « *patriotard* ». Il avait un profond mépris pour ceux qui avaient choisi la lutte armée et était assez représentatif des trotskystes et trotskysants qui, sans se préoccuper de ce que Trotsky avait proposé « *une politique militaire du prolétariat* », avaient adopté dans le conflit mondial une position véritablement neutraliste.

J'étais dans le maquis quand il était au STO dans une ferme allemande. En 1946 nous fumes dans la même organisation. C'est un peu plus tard que nous eûmes une violente algarade à propos d'un livre de Georges Guingouin dont je venais de rendre compte dans notre presse. Je me sentais proche de ce communiste que les staliniens ont cherché à déshonorer et à tuer, et que Stéphane traitait de « *social-patriote* ».

Je voudrais rendre compte ici de deux livres dont un au moins est ancien et qui n'ont rencontré que le silence du côté des médias. Ce sont deux livres à mi-chemin entre Histoire et Mémoires qui m'ont ramené à ce problème qui pourtant me tracassa moins que d'autres. L'un est de Gérald Suberville et a pour titre « *L'autre Résistance* », l'autre de Guy Serbat, « *La Politique militaire du PC en 1944-45* »

J'ai rencontré une fois Gérald Suberville qui me fut présenté par mon ami Raoul. J'ai beaucoup vu Guy Serbat qui, après la guerre, membre du PC, était élu du SNES, comme moi, mais dans une autre tendance, ce qui ne m'a pas empêché de l'apprécier énormément. Je n'ai jamais perdu totalement le contact avec lui et il m'a aidé dans mon enquête sur l'assassinat de Blasco car il avait très bien connu le sinistre Sosso, tueur stalinien, qu'il appelle dans son livre d'un autre des pseudos, Guillemot.

Le parcours de Suberville

Gérald Suberville était avocat stagiaire au début de la guerre. Il travailla ensuite en usine, puis entra à la fin de 1942 dans l'organisation *Combat*, plutôt gaulliste, et fut l'un de ceux qui conçurent puis organisèrent l'Action ouvrière rattachée aux MUR. Devenu commandant Janvier il commande les FFI de l'Hérault de mai à août 1944, puis les FFI à Béziers. Ensuite il a fait la guerre.

Il était très proche de son chef, Gilbert de Chambrun, dit Carrel, cet homme dont nous ne savions pas que, refusant de servir avec des hommes de Vichy, il arracha ses galons et passa un an dans une forteresse pour « *refus d'obéissance* ».

Son préfacier, Jean Monod, souligne que Suberville avait été frappé que les gens du peuple se regroupent autour de la Résistance et que pour lui, c'était par-là « *que passait la vie révolutionnaire – qui se voulait alors communiste – en l'absence même de toute organisation formelle* ».

La Libération le bouleverse :

« la réinstallation de tout ce beau monde – toujours en place – vichystes couverts par les gaullistes, communistes complices quand le peuple menait sa guerre de libération ».

Et sur la lutte armée. *« Les FFI étaient tous du même bord du point de vue de la lutte des classes et tous espéraient une libération révolutionnaire ».*

Je ne vais pas raconter la guerre de Suberville mais seulement mentionner ses problèmes pendant la guerre. Il est membre de *l'Action ouvrière*, rattachée à une organisation « *bourgeoise* » de résistance. Mais il se sent et se veut communiste. Ce n'est pourtant pas sans mal qu'il réussit à en être membre, en avril 1944, tout en restant à *l'Action ouvrière* et y conservant ses responsabilités – pratique courante du PC, que personne n'a appelée alors « *entrisme* » !

Il constate tout de suite le rôle de l'appareil du PC qui surveille tous ses membres et en qui il voit « *un organisme tracassier* ». Et il s'indigne que les besoins de cette surveillance amènent la multiplication des fameuses « *bios* », biographies en clair dangereuses et qui coûteront cher. Il s'étend aussi sur la question « *évasions non autorisées* », véritable stigmate sur la clandestinité du PC. Il a vu combien la sottise de cette disposition et de ceux qui la faisaient appliquer est dangereuse, mais sans doute pas encore qu'elles relèvent de la maladie policière du soupçon.

Ainsi, c'est par hasard qu'il apprend qu'une équipe de tueurs mandatés par le PC vient d'arriver à Béziers avec pour mission d'abattre son proche collaborateur, un magnifique combattant, le cheminot communiste Auguste Sainte-Cluque dit Benoît, qui, membre du parti, s'est évadé sans autorisation du PC du camp de Saint Sulpice. C'est de justesse qu'il le sauve.

Il sauve ce militant ouvrier des tueurs du parti, à deux doigts de son assassinat, tandis que les dirigeants, dans leur presse célèbrent les « *patrons patriotes* » et pose la question : combien n'ont pas été sauvés à temps ? Incontestablement, Suberville n'est pas le seul révolutionnaire dans le maquis de l'Hérault et *l'Action ouvrière*. Il nous parle longuement de l'apprenti cheminot Grandidier, du métallo Largenton, de la façon dont ils mènent le combat du peuple avec les ouvriers et la jeunesse. Il est de ces militaires qui défendent la création, dans toutes les unités, de Comités de soldats.

On comprend la peur de la bourgeoisie et de ses militaires de carrière, et ce responsable gaulliste qui tranche : « *à aucun prix une arme ne doit entrer chez les FTP* ». Très vite va apparaître un hiatus, puis un choc : ces jeunes gens armés sont du côté de ceux qui revendiquent et, ensemble, ils vont se heurter à ces gaullistes qui remplacent les vichystes.

Un vieux mineur du PC, aimé de ses camarades, estimé de la population, Esprit Pioch reprend dans l'enthousiasme de la libération le mot d'ordre qui l'a enthousiasmé pendant sa jeunesse et sa vie d'homme. Il réclame : « *La mine aux mineurs !* »

Or les nouvelles autorités, avec l'appui du PC et de la CGT, décident de placer les mines sous contrôle militaire : la décision provoque une explosion de colère chez les hommes qui ont une conscience communiste et croyaient que les leurs avaient vaincu. Les mineurs se mettent en grève contre la militarisation. Voilà Esprit Pioch dénoncé comme un contre-révolutionnaire par le bureaucrate Etienne Fajon qui prévient et menace : « *lancer actuellement le mot d'ordre d'aller au communisme, c'est agir en contre-révolutionnaire* », et Pioch se retrouve en prison.

Et puis il y a ce qu'on appelle la Libération avec un L majuscule. Suberville écrit :

« Que s'était-il passé ? ... Nous étions les troupes de l'insurrection. Nous nous mettions au service de l'insurrection et nous attendions des forces « politiques », le syndical, le parti, les comités de libération

qu'ils fassent appel à nous. Et autour de nous, cela continuait simplement, le décor était repeint à neuf
».

Il passe en revue les problèmes et il n'en manque pas. L'épuration, la restauration d'une carte d'officiers, la déception de tous devant les destructions, la misère... et le marché noir, la dissolution du maquis, la peur des autorités face aux milices patriotiques.

Il s'interroge :

« Pourquoi donc, alors que l'appareil d'une vraie révolution tenant en main la situation et s'appuyant sur l'adhésion de larges masses, le consentement des autres – alors que l'ennemi de classe en tant que couche dirigeante, s'éclipsait –, comment l'escamotage de l'insurrection fût-il rendu possible ? »

Incontestablement, Suberville n'est pas le seul révolutionnaire dans le maquis de l'Hérault et dans l'AO. Pourtant, très vite il va y avoir un hiatus puis une porte close : ces jeunes gens armés sont du côté de ceux qui revendiquent et ensemble ils vont se heurter aux gaullistes qui ont remplacé les vichystes.

La réponse de Suberville à sa question est nette et catégorique : seul le PC permet cette deuxième divine surprise. La direction du PCF mit au service du gouvernement de Gaulle l'immense crédit dont elle jouissait et il ne se trouva dans les rangs des combattants personne pour mettre fondamentalement en cause cette politique.

La guerre de Serbat.

Guy Serbat, lui, est un jeune professeur agrégé de lettres de la même région puisqu'il a enseigné à Carcassonne. Après de brefs séjours dans des organisations qui ne réussissent pas à l'accrocher, le voilà en contact avec le PCF à Noël 1942. Il est déçu par sa première expérience avec un groupe de FTP qu'il a formé, puis il s'enthousiasme pour le groupe sérieux de Rodorre.

Sa vraie « carrière » de militaire communiste commence en 1943 où il devient responsable militaire de l'interrégion de Montpellier. Il a d'excellents rapports avec l'ancien brigadiste d'Espagne Boris Guimpel dit Mailly et les autres responsables de la zone sud Jomard (Valbonne) Jacquot (Larzac). A Toulouse il est subjugué par le Polonais Jan Gerhard (Viktor Bardach), un homme exceptionnel. A Limoges il apprend que l'ordre du parti est d'exécuter Guingouin. Mais il ne croit guère à ce qu'on raconte. Il va rejoindre Mailly à Lyon, devient son second sous le nouveau nom de Caylus. Sa première mission est en Savoie pour essayer de « *corriger l'énorme erreur tactique de l'AS et de Londres* » : le plateau des Glières, qui n'était peut-être, comme le Vercors, qu'un effort pour se donner des troupes capables de barrer la route aux FTP.

Déjà il note au milieu de réflexions de techniciens de la lutte militaire des traits politiques. Ainsi dans le Limousin le PC a-t-il choisi Louis Godefroy, un homme un peu borné mais ultra-discipliné face au rebelle Guingouin.

Au fur et à mesure que passe le temps et que tournent les pages, les dirigeants du PC sont de plus en plus en posture d'accusés. Serbat souligne à propos de l'occupation de Tulle tragiquement terminée par 99 pendaisons, que c'était le PCF qui ordonnait cette tragique libération aventuriste. Pourtant des heures très dures l'attendent, dures moralement et politiquement et il est atteint dans sa conviction et sa conscience.

Il s'agit de l'arrestation brutale de tous les dirigeants FTP de la zone sud, tous ceux qui sont immédiatement au-dessus de lui dans la hiérarchie. Coup dur, parce qu'une telle arrestation risque d'avoir des suites catastrophiques et aussi pose des questions cruelles. Qui est le mouchard ? un homme

membre de la direction et proche. Tous sont soupçonnés, Serbat aussi. Le voilà envoyé ailleurs, dans un maquis pour enquête, avec ceux qui sont soupçonnés. En fait tout est une comédie sinistre. Personne au sommet n'ignore que les dirigeants ont été donnés par « *Boulangier* », de son vrai nom Iltis, un dirigeant aussi, mais un officier soviétique de nationalité allemande !

D'abord seul responsable de fait, Serbat se pose des questions dès qu'il est envoyé « *au vert* » dans un maquis de témoins. Il écrit pourtant qu'il n'allait pas très loin :

« Comment aurai-je pu me douter à l'époque que les "Cadres" connaissaient déjà le fond de l'histoire et le nom du traître, mais qu'il avaient la ferme intention de ne pas reconstruire l'édifice de tête des FTP ? »

En fait, Caylus vient de faire la connaissance, avec ceux qu'il appelle « *Cadres* », dans sa période d'exil, par les arrestations de zone Sud, il rencontre « *Martinet* » qu'il appelle « *le tueur des cadres de la zone sud* », « *qui raconte avec allégresse des histoires abominables, se faisant passer pour un membre de la direction clandestine du PC, il exécutait des camarades jugés en haut lieu trop peu orthodoxes* ».

Décidément honnête il ajoute :

« J'ai la naïveté de ne pas me demander à quelle fin la direction des "Cadres" avait introduit dans notre maquis des bourreaux à son service ».

Mais il est loin de l'état d'esprit décrit par Suberville ; il est furieux contre des jeunes qui, le 14 juillet, ont chanté « *La Jeune Garde* » en levant le poing et il commente :

« Leur regard idéologique était dangereux. Ils se trompaient de combat, substituaient une guerre sociale à la guerre nationale ».

Il le reconnaît aujourd'hui :

« Je ne nourrissais aucun soupçon plus approfondi et restais confiant dans la sagesse du Parti. Je ne l'imaginai pas autrement qu'à l'avant-garde des luttes pour la libération nationale. Et les "Cadres" vigilants garantissaient avec la poursuite d'une politique juste la sécurité de tous ».

Libéré du maquis-commission d'enquête, il est affecté à Marseille et en est heureux. Mais il doit déchanter et tombe de haut. L'homme des Cadres, le dénommé Prosper dresse un vrai réquisitoire contre les dirigeants de la zone Sud, leur non-respect des règles de clandestinité, leurs ripailles de petits bourgeois : ce sont des « *complices objectifs de l'ennemi* ».

Assommé ? il est un peu réconforté par le comportement correct à son égard de Callas (Gaston Beau). De toute évidence, il a ignoré jusqu'à sa mort que ce militant magnifique a durement payé, sa vie durant, une « *évasion non autorisée* ».

Serbat doit se racheter. On lui propose de liquider les forces de « *l'hitléro-trotskyte* », l'opposant Pastor. Sa mission consiste à s'emparer des hommes et des armes et à tuer le chef militaire de Pastor.

Il ne va pas le tuer, il avoue :

« Je me sentais écœuré par une mission qui ressortissait à la fameuse politique du revolver plutôt qu'à la guerre de libération nationale »

La cuirasse stalinienne était en train de se fendiller.

C'est dans ses conclusions que Guy Serbat tente une explication. Il écrit :

« J'ai éprouvé dès le début, de l'étonnement (...) de la gêne (...) des réticences (...) ; vers la fin la catastrophe de l'état-major zone sud, l'acharnement du PCF contre les survivants, son refus d'installer une nouvelle direction des FTP sont restés longtemps pour moi un mystère effrayant ».

Il parle de « *conflit entre ses convictions profondes et la politique réelle du PCF* ». De ses remarques finales on retiendra les suivantes : il est choqué par la préoccupation permanente au PC, volonté prédominant de contrôler avant tout, de tout contrôler, la scission dommageable entre FFI et FTP-MOI qu'il considère comme un gâchis énorme, le rôle enfin d'hommes comme Giovanni Sosso, protégé des "Cadres", qui a traité de « *provocateurs* » les héroïques FTP-MOI de Marcel Langer, la préférence de l'appareil qui apprécie l'obéissance et la soumission plutôt que l'initiative.

Le livre de Serbat se termine par un véritable réquisitoire à propos de l'arrestation des responsables militaires de la zone Sud. Pour lui, le donneur, Itlis, a agi en sa qualité d'officier soviétique pour empêcher des initiatives contraires aux conseils de réserve et prudence donnés alors par l'URSS aux communistes français.

Différents et pourtant ensemble

Suberville était né en 1917, Serbat en 1914. Tous les deux sont arrivés au PC aux environs de 1942-43, ont commencé par des activités militaires.

Relevons que le juriste Suberville avait un immense intérêt politique pour le mouvement de masse, alors que le professeur agrégé de lettres Serbat avait une vraie passion pour son second métier de militaire.

Tous les deux, très tôt, se sont heurtés à l'autoritarisme et au secret et ensuite aux hommes de l'appareil que Serbat désigne plus volontiers par le terme générique de « *Cadres* ».

Combattants pour le PC, repoussés par le stalinisme, ils n'étaient pas sans doute faits de la même pâte, Suberville était un révolutionnaire, Serbat un démocrate. Deux hommes de cœur, de courage, de loyauté, d'honnêteté, dont l'expérience doit être diffusée parce qu'elle fut aussi celle de bien des hommes de leur génération.

Un jeune communiste quitte l'univers du PC

Je n'éprouve aucune gêne à indiquer à la suite de ces remarques sur les travaux de Suberville et de Serbat, ce que fut ma propre expérience de cadet de ces deux hommes que j'estime profondément et que j'aurais admiré si je les avais rencontrés dans mes vingt ans.

Entré en novembre 1942 comme Serbat dans *Combat*, j'ai crapahuté l'été 1943 pour le compte d'une école de cadres du réseau Périclès et découvert au maquis la lutte des classes à travers le mépris pour les ouvriers et les communistes du capitaine Durandal et le courage de l'ouvrier communiste Prévot condamné à mort – deux pseudonymes.

Membre des Etudiants Communistes à la fin de 1943 à Paris, un des trois responsables du Quartier Latin avec Jean Poperen (Linières) et Vincent Labeyrie (Dosseaux) je suis entré en conflit avec l'appareil pour ma critique d'une manif que je jugeais aventuriste, sur le Boul' Mich en plein jour en 1944 contre le STO et puis surtout pour avoir protesté contre le chauvinisme du parti et les attentats visant de simples soldats allemands : j'ignorais à l'époque qu'à Bruxelles un ancien des brigades internationales, le Bulgare Todor Angelov, s'était battu sur la même ligne avant d'être arrêté et tué par la Gestapo. Craignant pour

ma sécurité j'ai cherché refuge en province me suis retrouvé dans les Milices patriotiques avec un gros Colt, ... mais un profond écœurement des mots d'ordre chauvins et de la politique du Parti Communiste à la suite de De Gaulle sur l'ordre de Staline (voir en annexe du livre de Suberville le compte rendu de la rencontre de Thorez avec Staline).

C'est alors que j'ai quitté l'UEC pour le PCI au moment où Suberville comprenait et où Guy Serbat commençait à se poser de vraies questions.

Je suis convaincu que nombre de jeunes combattants de nos générations ont connu la même expérience et que leurs souvenirs auraient constitué un apport utile pour comprendre comment la peur et le refus de la révolution de la part du PCF ont amené ce dernier à commencer à se défaire, des décennies avant de mourir de sa longue et incurable maladie du stalinisme. Avant cet article, j'avais écrit sur l'ami Roger Pannequin, un long article nécrologique qui a disparu avec la catastrophe de notre ordinateur. Ce vieux militant du PCF, toujours méfiant et indépendant, était devenu un ami des trotskystes et j'appréciais sa visite quand il passait à Grenoble.

Je parlais aussi, dans l'article détruit, de Julien Hapiot, enfant de la misère qui fut son ami et maître à penser, « *Julien d'Espagne* », où il avait combattu dans les Brigades internationales. Pour gagner le jeune instit, il lui avait expliqué que la guerre aurait une fin révolutionnaire. Cet homme avait une pensée, jugeait sévèrement la politique de son parti en plusieurs circonstances. Autour de lui, on était, comme Angelov, hostile aux attentats contre de simples soldats allemands ; ce qu'on voulait, c'était la révolution mondiale et bien sûr faire la révolution en France. C'est à coup sûr, quelles que soient les circonstances, en vrai combattant de cette révolution française dont il parlait, qu'il est mort, fusillé le 30 septembre 1943, à 30 ans.

C'est au même type d'homme, de révolutionnaire, qu'appartenait Eusèbe Ferrari, abattu à 22 ans, un des premiers franc-tireurs du Pas-de-Calais dont Claude Angeli et Paul Gillet écrivaient :

« L'Internationale, c'est une manière d'être, une façon de vivre. Une morale. Les mots de prolétariat, révolution, soviet, fraternisation sont des mots vivants, lourds de signification, qu'il a découverts au fur et à mesure que s'éveillait son intelligence ».

Ou encore Gilbert Brustlein dont le visage d'homme traqué recouvrit les murs :

« Pour lui, libération sociale et libération de la France, cela devenait tout un ».

Tous ces jeunes, les JC qui entreprennent et défendent la grève des mineurs en 1941, sont des communistes, des centaines, qui cherchent le prolétaire sous l'uniforme allemand, refusent de tuer à tort et à travers, veulent se battre de façon organisée et pas pour les capitalistes. La politique qu'ils s'efforcent d'appliquer et qu'ils défendent en tout cas, est très proche de celle que Trotsky appelait « *la politique militaire du prolétariat* ». Mais aucun d'entre eux ne l'a su.

Suberville et Serbat n'étaient pas seuls. Pourtant ils sont restés seuls. Les responsabilités sont multiples, dont les nôtres, nous qui nous disions trotskystes mais qui ne l'étions pas. Mais il y en a beaucoup, de plus responsables que nous, et un peu partout !